

CHAPITRE LX.

Evénemens remarquables arrivés en Grèce et en Sicile (depuis l'année 357, jusqu'à l'an 354 avant J. C.). Expédition de Dion. Jugement des généraux Timothée et Iphicrate. Commencement de la guerre sacrée.

J'ai dit plus haut * que Dion, banni de Syracuse par le roi Denys son neveu et son beau-frère, s'étoit enfin déterminé à délivrer sa patrie du joug sous lequel elle gémissoit. En sortant d'Athènes il partit pour l'île de Zaccynthe, rendez-vous des troupes qu'il rassembloit depuis quelque temps.

EXPÉDITION DE DION.

Il y trouva 3000 hommes, levés la plupart dans le Péloponèse, tous d'un valeur éprouvée et d'une hardiesse supérieure aux dangers¹. Ils ignoroient encore leur destination, et quand ils apprirent qu'ils alloient attaquer une puissance défendue par 100,000 hommes d'infanterie, 10,000 de cavalerie, 400 galères, des places très fortes, des richesses im-

* Voyez le chapitre xxxiiij de cet ouvrage.
¹ Plat. epist. 7. t. 3. p. 333. Aristot. rhetor. c. 9. t. 2. Diod. p. 623. Sic. l. 16. p. 420.

menses, et des alliances redoutables², ils ne virent plus dans l'entreprise projetée, que le désespoir d'un proscrit, qui veut tout sacrifier à sa vengeance. Dion leur représenta qu'il ne marchoit point contre le plus puissant empire de l'Europe, mais contre le plus méprisable et le plus foible des souverains³. » Au reste, ajouta-t-il, je n'avois pas besoin de soldats; ceux de Denys seront bientôt à mes ordres. Je n'ai choisi que des chefs, pour leur donner des exemples de courage, et des leçons de discipline⁴. Je suis si certain de la révolution, et de la gloire qui en doit rejaillir sur nous, que, dussé-je périr à notre arrivée en Sicile, je m'estimerois heureux de vous y avoir conduits⁵ ».

Ces discours avoient déjà rassuré les esprits, lorsqu'une éclipse de lune leur causa de nouvelles alarmes*; mais elles furent dissipées, et par la fermeté de Dion, et par la réponse du devin de l'armée, qui, interrogé sur ce phénomène, déclara que la puissance du roi de Syracuse étoit sur le point de s'éclipser⁶. Les soldats s'embarquèrent aussitôt, au nombre de 800⁶. Le reste des troupes devoit

¹ Diod. Sic. l. 16. p. 413.

² Ælian. var. hist. l. 6. c. 12. Nep. in Dion. c. 5.

³ Aristot. de rep. lib. 5. c. 10. t. 2. p. 404.

⁴ Plut. in Dion. t. 1. p. 967.

⁵ Aristot. ibid. p. 405.

* Cette éclipse arriva le 9 août de l'an 357 avant J. C. Voyez la note à la fin du volume.

⁶ Plut. in Dion. t. 1. p. 968.

⁷ Id. ibid. p. 967.

les suivre sous la conduite d'Héraclide. Dion n'avoit que deux vaisseaux de charge et trois bâtimens plus légers, tous abondamment pourvus de provisions de guerre et de bouche ¹.

Cette petite flotte, qu'une tempête violente poussa vers les côtes d'Afrique, et sur des rochers où elle courut risque de se briser, aborda enfin au port de Minoa, dans la partie méridionale de la Sicile. C'étoit une place forte, qui appartenoit aux Carthaginois. Le gouverneur, par amitié pour Dion, peut-être aussi pour fomentier des troubles utiles aux intérêts de Carthage, prévint les besoins des troupes fatiguées d'une pénible navigation. Dion vouloit leur ménager un repos nécessaire; mais ayant appris que Denys s'étoit, quelques jours auparavant, embarqué pour l'Italie, elles conjurèrent leur général de les mener au plus tôt à Syracuse ².

Cependant le bruit de son arrivée, se répandant avec rapidité dans toute la Sicile, la remplit de frayeur et d'espérance. Déjà ceux d'Agrigente, de Géla, de Camarine, se sont rangés sous ses ordres. Déjà ceux de Syracuse et des campagnes voisines accourent en foule. Il distribue à 5000 d'entre eux, les armes qu'il avoit apportées du Péloponnèse ³. Les principaux habitans de la capitale, revêtus de robes blanches, le reçoivent aux portés de la

¹ Plut. in Dion. t. I. p. 968.

² Id. ibid. p. 969.

³ Diod. Sic. l. 16. p. 414.

ville ¹. Il entre à la tête de ses troupes qui marchent en silence, suivi de 50,000 hommes qui font retentir les airs de leurs cris ². Au son bruyant des trompettes, les cris s'apaisent, et le héraut qui le précède, annonce que Syracuse est libre, et la tyrannie détruite. A ces mots, des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux, et l'on n'entend plus qu'un mélange confus de clameurs perçantes, et de vœux adressés au ciel. L'encens des sacrifices brûle dans les temples et dans les rues. Le peuple égaré par l'excès de ces sentimens, se prosterne devant Dion, l'invoque comme une divinité bienfaisante, répand sur lui des fleurs à pleines mains; et ne pouvant assouvir sa joie, il se jette avec fureur sur cette race odieuse d'espions et de délateurs dont la ville étoit infectée, les saisit, se baigne dans leur sang, et ces scènes d'horreur ajoutent à l'algresse générale ³.

Dion continuoit sa marche auguste, au milieu des tables dressées de chaque côté dans les rues. Parvenu à la place publique, il s'arrête, et d'un endroit élevé, il adresse la parole au peuple, lui présente de nouveau la liberté, l'exhorte à la défendre avec vigueur, et le conjure de ne placer à la tête de la république, que des chefs en état de la conduire dans des circonstances si difficiles. On le

¹ Plut. ibid. p. 970.

² Diod. Sic. ibid. p. 415.

³ Plut. in Dion. t. I.

p. 270.

nomme, ainsi que son frère Mégacles : mais quelque brillant que fût le pouvoir dont on vouloit les revêtir, ils ne l'acceptèrent, qu'à condition qu'on leur donneroit pour associés, vingt des principaux habitans de Syracuse, dont la plupart avoient été proscrits par Denys.

Quelques jours après, ce prince informé trop tard de l'arrivée de Dion¹, se rendit par mer à Syracuse, et entra dans la citadelle, autour de laquelle on avoit construit un mur qui la tenoit bloquée. Il envoya aussitôt des députés à Dion², qui leur enjoignit de s'adresser au peuple. Admis à l'assemblée générale, ils cherchent à la gagner par les propositions les plus flatteuses. Diminution dans les impôts, exemption du service militaire dans les guerres entreprises sans son aveu, Denys promettoit tout ; mais le peuple exigea l'abolition de la tyrannie pour première condition du traité.

Le Roi, qui méditoit une perfidie, traîna la négociation en longueur, et fit courir le bruit qu'il consentoit à se dépouiller de son autorité³ ; en même temps, il manda les députés du peuple ; et les ayant retenus pendant toute la nuit, il ordonna une sortie à la pointe du jour. Les barbares qui composoient la garnison, attaquèrent le mur d'enceinte, en

¹ Plut. in Dion. t. I. p. 969. Diod. l. 16 ; p. 415.

² Plut. ibid. p. 971.

³ Id. Ibid. Diod. Sic. lib. 16. p. 416. Polyæn. strateg. l. 5. c. 2. §. 7.

démolirent une partie, et repoussèrent les troupes de Syracuse, qui, sur l'espoir d'un accommodement prochain, s'étoient laissé surprendre.

Dion, convaincu que le sort de l'empire dépend de cette fatale journée, ne voit d'autre ressource pour encourager les troupes intimidées, que de pousser la valeur jusqu'à la témérité. Il les appelle au milieu des ennemis, non de sa voix qu'elles ne sont plus en état d'entendre, mais par son exemple qui les étonne et qu'elles hésitent d'imiter. Il se jette seul à travers les vainqueurs, en terrasse un grand nombre, est blessé, porté à terre, et enlevé par des soldats Syracusains, dont le courage ranimé, prête au sien de nouvelles forces. Il monte aussitôt à cheval, rassemble les fuyards, et de sa main qu'une lance a percée, il leur montre le champ fatal qui, dans l'instant même, va décider de leur esclavage ou de leur liberté ; il vole tout de suite au camp des troupes du Péloponèse, et les amène au combat. Les barbares épuisés de fatigue, ne font bientôt plus qu'une foible résistance, et vont cacher leur honte dans la citadelle. Les Syracusains distribuèrent 100 mines* à chacun des soldats étrangers, qui d'une commune voix, décernèrent une couronne d'or à leur général¹.

Denys comprit alors qu'il ne pouvoit triom-

* 9000 livres.

¹ Plut. in Dion. t. I.

pher de ses ennemis qu'en les désunissant, et résolut d'employer, pour rendre Dion suspect au peuple, les mêmes artifices dont on s'étoit autrefois servi pour le noircir auprès de lui. De là ces bruits sourds qu'il faisoit répandre dans Syracuse, ces intrigues et ces défiances dont il agitoit les familles, ces négociations insidieuses et cette correspondance funeste qu'il entretenoit, soit avec Dion, soit avec le peuple. Toutes ses lettres étoient communiquées à l'assemblée générale. Un jour il s'en trouva une qui portoit cette adresse : *A mon Père.* Les Syracusains qui la crurent d'Hipparinus fils de Dion, n'osoient en prendre connoissance; mais Dion l'ouvrit lui-même, Denys avoit prévu que s'il refusoit de la lire publiquement, il exciteroit de la défiance; que s'il la lisoit, il inspireroit de la crainte. Elle étoit de la main du Roi. Il en avoit mesuré les expressions; il y développoit tous les motifs qui devoient engager Dion à séparer ses intérêts de ceux du peuple. Son épouse, son fils, sa sœur étoient renfermés dans la citadelle; Denys pouvoit en tirer une vengeance éclatante. A ces menaces succédoient des plaintes et des prières également capables d'émouvoir une ame sensible et généreuse. Mais le poison le plus amer étoit caché dans les paroles suivantes: «Rappelez-vous le zèle avec lequel vous souteniez la tyrannie, quand vous étiez auprès de moi! Loin de rendre la liberté à des hommes qui vous haïssent, parce qu'ils se sou-

viennent des maux dont vous avez été l'auteur et l'instrument, gardez le pouvoir qu'ils vous ont confié, et qui fait seul votre sûreté, celle de votre famille et de vos amis¹» Denys n'eût pas retiré plus de fruit du gain d'une bataille, que du succès de cette lettre. Dion parut aux yeux du peuple, dans l'étroite obligation de ménager le tyran ou de le remplacer. Dès ce moment, il dut entrevoir la perte de son crédit; car, dès que la confiance est entamée, elle est bientôt détruite.

Sur ces entrefaites arriva, sous la conduite d'Héraclide, la seconde division des troupes du Péloponèse. Héraclide qui jouissoit d'une grande considération à Syracuse², ne sembloit destiné qu'à augmenter les troubles d'un état. Son ambition formoit des projets que sa légèreté ne lui permettoit pas de suivre. Il trahissoit tous les partis, sans assurer le triomphe du sien, et il ne réussit qu'à multiplier des intrigues inutiles à ses vues. Sous les tyrans, il avoit rempli avec distinction les premiers emplois de l'armée. Il s'étoit ensuite uni avec Dion, éloigné, rapproché de lui. Il n'avoit ni les vertus ni les talens de ce grand homme, mais il le surpassoit dans l'art de gagner les cœurs³. Dion les repoussoit par un froid ac-

¹ Plut. in Dion. t. I. p. 972. Polyæn. strateg. l. 5. c. 2. §. 8.

² Diod. Sic. l. 16. p. 419.

³ Plut. in Dion. t. I. p. 972.

cueil, par la sévérité de son maintien et de sa raison. Ses amis l'exhortoient vainement à se rendre plus liant et plus accessible; c'étoit en vain que Platon lui disoit dans ses lettres, que pour être utile aux hommes, il falloit commencer par leur être agréable ¹. Héraclide plus facile, plus indulgent, parce que rien n'étoit sacré pour lui, corrompoit les orateurs par ses largesses, et la multitude par ses flatteries. Elle avoit déjà résolu de se jeter entre ses bras; et dès la première assemblée, elle lui donna le commandement des armées navales. Dion survint à l'instant; il représenta que la nouvelle charge n'étoit qu'un démembrement de la sienne, obtint la révocation du décret, et le fit ensuite confirmer dans une assemblée plus régulière qu'il avoit eu soin de convoquer. Il voulut de plus qu'on ajoutât quelques prérogatives à la place de son rival, et se contenta de lui faire des reproches en particulier ².

Héraclide affecta de paroître sensible à ce généreux procédé. Assidu, rampant auprès de Dion, il prévenoit, épioit, exécutoit ses ordres avec l'empressement de la reconnaissance; tandis que par des brigues secrètes, il opposoit à ses desseins des obstacles invincibles. Dion proposoit-il des voies d'accommodement avec Denys? on le soupçonnoit d'intelligence

¹ Plut. epist. 4. t. 3. p. 321.

² Plut. in Dion. t. 5. p. 972.

avec ce prince; cessoit-il d'en proposer? on disoit qu'il vouloit éterniser la guerre, afin de perpétuer son autorité ¹.

Ces accusations absurdes éclatèrent avec plus de force, après que la flotte des Syracusains eut mis en fuite celle du Roi, commandée par Philistus *. La galère de ce général ayant échoué sur la côte, il eut le malheur de tomber entre les mains d'une populace irritée, qui fit précéder son supplice de traitemens barbares, jusqu'à le traîner ignominieusement dans les rues ². Denys eût éprouvé la même sort, s'il n'avoit remis la citadelle à son fils Apollocrate, et trouvé le moyen de se sauver en Italie, avec ses femmes et ses trésors. Enfin Héraclide qui, en qualité d'amiral, auroit dû s'opposer à sa fuite; voyant les habitans de Syracuse animés contre lui, eut l'adresse de détourner l'orage sur Dion, en proposant tout-à-coup le partage des terres ³.

Cette proposition, source éternelle de division dans plusieurs états républicains, fut reçue avec avidité de la part de la multitude, qui ne mettoit plus de bornes à ses prétentions. La résistance de Dion excita une révolte, et dans un instant effaça le souvenir de ses services. Il fut décidé qu'on procédroit au partage des terres, qu'on réformeroit

¹ Plut. in Dion. t. 1. p. 973. p. 419.)

* Sous l'archontat d'Elpines, qui répond aux années 356 et 355 av. J. C. (Diod.

² Plut. in Dion. t. 1. p. 974. Diod. ibid.

³ Plut. ibid.

les troupes du Péloponèse, et que l'administration des affaires seroit confiée à 25 nouveaux magistrats, parmi lesquels on nomma Héraclide ¹.

Il ne s'agissoit plus que de déposer et de condamner Dion. Comme on craignoit les troupes étrangères dont il étoit entouré, on tenta de les séduire par les plus magnifiques promesses. Mais ces braves guerriers, qu'on avoit humiliés en les privant de leur solde, qu'on humilioit encore plus en les jugeant capables d'une trahison, placèrent leur général au milieu d'eux, et traversèrent la ville, poursuivis et pressés par tout le peuple; ils ne répondirent à ses outrages que par des reproches d'ingratitude et de perfidie, pendant que Dion employoit, pour le calmer, des prières et des marques de tendresse. Les Syracusains honteux de l'avoir laissé échaper, envoyèrent pour l'inquiéter dans sa retraite, des troupes qui prirent la fuite, dès qu'il eut donné le signal du combat.

Il se retira sur les terres des Léontins ², qui, non-seulement se firent un honneur de l'admettre, ainsi que ses compagnons, au nombre de leurs concitoyens, mais qui, par une noble générosité, voulurent encore lui ménager une satisfaction éclatante. Après avoir envoyé des ambassadeurs à Syracuse, pour se

¹ Plut. in Dion, t. I.
p. 975.

² Id. ibid. Diod. l. 16.
p. 420.

plaindre de l'injustice exercée contre les libérateurs de la Sicile, et reçu les députés de cette ville, chargés d'accuser Dion, ils convoquèrent leurs allies. La cause fut discutée dans la diète, et la conduite des Syracusains, condamnée d'une commune voix.

Loin de souscrire à ce jugement, ils se félicitoient de s'être à-la-fois délivrés des deux tyrans qui les avoient successivement opprimés; et leur joie s'accrut encore par quelques avantages remportés sur les vaisseaux du Roi qui venoient d'approvisionner la citadelle, et d'y jeter des troupes commandées par Nypsius de Naples ¹.

Ce général habile crut s'apercevoir que le moment de subjuger les rebelles étoit enfin arrivé. Rassurés par leurs foibles succès, et encore plus par leur insolence, les Syracusains avoient brisé tous les liens de la subordination et de la décence. Leurs jours se dissipoient dans les excès de la table, et leurs chefs se livroient à des désordres qu'on ne pouvoit plus arrêter. Nypsius sort de la citadelle, renverse le mur dont on l'avoit une seconde fois entourée, s'empare d'un quartier de la ville, et le met au pillage. Les troupes de Syracuse sont repoussées, les habitans égorgés, leurs femmes et leurs enfans chargés de fers, et menés à la citadelle. On s'assemble, on délibère en

¹ Plut. in Dion, t. I. p. 420.
p. 976. Diod. Sic. lib. 16.

tumulte; la terreur a glacé les esprits, et le désespoir ne trouve plus de ressource. Dans ce moment quelques voix s'élèvent, et proposent le rappel de Dion et de son armée. Le peuple aussitôt le demande à grands cris: «Qu'il paroisse; que les dieux nous le ramènent; qu'il vienne nous enflammer de son courage¹»

Des députés choisis font une telle diligence, qu'ils arrivent avant la fin du jour chez les Léontins. Ils tombent aux pieds de Dion, le visage baigné de larmes, et l'attendrissent par la peinture des maux qu'éprouve sa patrie. Introduits devant le peuple, les deux principaux ambassadeurs conjurent les assistans de sauver une ville trop digne de leur haine et de leur pitié.

Quand ils eurent achevé, un morne silence régna dans l'assemblée. Dion voulut le rompre, mais les pleurs lui coupoient la parole. Encouragé par ses troupes qui partageoient sa douleur: «Guerriers du Péloponèse, dit-il, et vous, fidèles alliés, c'est à vous de délibérer sur ce qui vous regarde. De mon côté je n'ai pas la liberté du choix; Syracuse va périr, je dois la sauver ou m'ensevelir sous ses ruines; je me range au nombre de ses députés, et j'ajoute: Nous fûmes les plus imprudens, et nous sommes les plus infortunés des

¹ Plut. in Dion. t. I. p. 422.
p. 976 Diod. Sic. lib. 16.

«hommes. Si vous êtes touchés de nos remords, hâtez-vous de secourir une ville que vous avez sauvée une première fois; si vous n'êtes frappés que de nos injustices, puissent du moins les dieux récompenser le zèle et la fidélité dont vous m'avez donné des preuves si touchantes! et n'oubliez jamais ce Dion, qui ne vous abandonna point quand sa patrie fut coupable, et qui ne l'abandonne pas quand elle est malheureuse.»

Il alloit poursuivre; mais tous les soldats émus s'écriant à-la-fois: «Mettez-vous à notre tête; allons délivrer Syracuse;» les ambassadeurs pénétrés de joie et de reconnaissance, se jettent à leur cou, et bénissent mille fois Dion, qui ne donne aux troupes que le temps de prendre un léger repas¹.

A peine est-il en chemin, qu'il rencontre de nouveaux députés, dont les uns le pressent d'accélérer sa marche, les autres de la suspendre. Les premiers parloient au nom de la plus saine partie des citoyens; les seconds au nom de la faction opposée. Les ennemis s'étant retirés, les orateurs avoient reparu, et semoient la division dans les esprits. D'un côté le peuple, entraîné par leurs clameurs, avoit résolu de ne devoir sa liberté qu'à lui-même, et de se rendre maître des portes de la ville, pour exclure tout secours étranger; d'un autre côté, les gens sages, effrayés d'une si folle

¹ Plut. in Dion. t. I. p. 977.

présomption, sollicitoient vivement le retour des soldats du Péloponèse ¹.

Dion crut ne devoir ni s'arrêter ni se hâter. Il s'avançoit lentement vers Syracuse, et n'en étoit plus qu'à 60 stades *, lorsqu'il vit arriver coup-sur-coup des courriers de tous les partis, de tous les ordres de citoyens, d'Héraclide même, son plus cruel ennemi. Les assiégés avoient fait une nouvelle sortie; les uns achevoient de détruire le mur de circonvallation; les autres, comme des tigres ardents, se jetoient sur les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe; d'autres enfin, pour opposer une barrière impénétrable aux troupes étrangères, lançoient des tisons et des dards enflammés sur les maisons voisines de la citadelle ².

A cette nouvelle, Dion précipite ses pas. Il aperçoit déjà les tourbillons de flamme et de fumée qui s'élèvent dans les airs; il entend les cris insolens des vainqueurs, les cris lamentables des habitans. Il paroît: son nom retentit avec éclat dans tous les quartiers de la ville. Le peuple est à ses genoux, et les ennemis étonnés se rangent en bataille au pied de la citadelle ³. Ils ont choisi ce poste, afin d'être protégés par les débris presque inaccessibles du mur qu'ils viennent de détruire, et

¹ Plut. in Dion. t. I. ² Plut. in Dion. t. I. p. 977.

* Environ deux lieues et ³ Id. ibid. p. 978. un quart.

encore plus par cette enceinte épouvantable de feu que leur fureur s'est ménagée.

Pendant que les Syracusains prodiguoient à leur général les mêmes acclamations, les mêmes titres de sauveur et de dieu dont ils l'avoient accueilli dans son premier triomphe, ses troupes divisées en colonnes, et entraînées par son exemple, s'avançoient en ordre à travers les cendres brûlantes, les poutres enflammées, le sang et les cadavres dont les places et les rues étoient couvertes; à travers l'affreuse obscurité d'une fumée épaisse, et la lueur, encore plus affreuse, des feux dévorans; parmi les ruines des maisons qui s'érouloient avec un fracas horrible à leurs côtés ou sur leurs têtes. Parvenues au dernier retranchement, elles le franchirent avec le même courage, malgré la résistance opiniâtre et féroce des soldats de Nypsius, qui furent taillés en pièces, ou contraints de se renfermer dans la citadelle.

Le jour suivant, les habitans, après avoir arrêté les progrès de l'incendie, se trouvèrent dans une tranquillité profonde. Les orateurs et les autres chefs de factions exilés d'eux-mêmes, à l'exception d'Héraclide et de Théodote son oncle. Ils connoissoient trop Dion, pour ignorer qu'ils le désarmeroient par l'aveu de leur faute. Ses amis lui représentoient avec chaleur qu'il ne déracineroit jamais du sein de l'état, l'esprit de sédition, pire que la tyrannie, s'il refusoit d'abandonner les deux coupables aux soldats, qui demandoient leur sup-